

CONVENTION DE NASHVILLE.

Les états représentés en ce moment à cette convention sont l'Alabama, le Tennessee, le Mississippi, la Virginie, la Caroline du Sud, la Georgie et la Floride. Plus de soixante délégués sont déjà sur les lieux.

Les résolutions proposées par les diverses délégations des divers états, sont d'un caractère hardi. Elles sont à peu près unanimes pour blâmer sévèrement les lois du compromis. Elle déclarent incontestable le droit de se retirer de l'Union, elle font même ressortir la nécessité d'exercer ce droit. Une convention générale du Sud pour adopter des mesures propres à faire rendre justice aux états lésés est recommandée par plusieurs délégations et appuyée par toutes.

Si le Sud obéit à l'impulsion qui lui donne la convention de Nashville, il prendra une attitude essentiellement hostile au Nord. Ce résultat nous paraît inévitable. Nous verrons si justice sera faite quand l'heure sonnera.

DEPECHE TELEGRAPHIQUES.

NEW-BRUNSWICK.—Un immense incendie a dévoré à Fredericktown (New-Brunswick) trois cents maisons dans le quartier le plus riche de cette ville. A la suite de ce désastre plus de deux mille familles se trouvent sans abri.

NEW-YORK.—La majorité officielle de Hunt, le candidat whig pour la place de gouverneur et de 270 voix.

DELAWARE.—Le parti démocratique a complètement triomphé dans le Delaware. Gouverneur, législature, membres du Congrès, officiers locaux ont été élus à des majorités considérables.

ILLINOIS.—Sur six membres du Congrès, les démocrates ont élu dans cet état cinq représentants et les whigs un.

FRANCE.—Au départ du Cambria de Liverpool, le 2 courant, il n'y avait pas eu de rapprochement entre Louis Bonaparte et le général Changarnier. Un grand nombre de conspirateurs venaient d'être arrêtés à Lyon.

ANGLETERRE.—Les titres conférés à la nouvelle hiérarchie romaine créée par le pape sont vivement attaqués en Angleterre.

TURQUIE.—Les manœuvres de l'Autriche seront probablement déjouées par la France et l'Angleterre. Le sultan a fait appel à ces deux nations.

ALLEMAGNE.—Les Autrichiens et les Bavarois ont envoyé une armée contre le Hesse Cassel.

NOUVELLES DIVERSES.

— Nous apprenons que plusieurs habitants de Saint-Jean-Baptiste ont signé une pétition, pour l'établissement dans cette paroisse d'un bureau de poste sur la rive droite du Mississippi. La nécessité de ce bureau se faisait sentir depuis bien long-temps déjà; espérons que l'administration postale fera droit à cette réclamation.

— La personne en faveur de laquelle la pétition est faite, est M. Edgard Perret, qui joint aux capacités voulues pour cet emploi, une activité et une exactitude que malheureusement on ne trouve pas souvent chez beaucoup de maîtres de poste.

— Extrait d'une lettre du Sénateur P. Soule à M. A. R. Splane, Esq. Franklin (La.)

— "Soyez sûr, mon cher Monsieur, que je ne serai pas enlevé de la position que j'occupe, par les clameurs impuissantes d'une poignée d'ambitieux. Je ne forais pas à la Constitution que j'ai juré de défendre. Je suis attaché sans réserve à l'Union que cette Constitution a cimentée. L'UNION D'ÉTATS SOUVERAINS, EGUAUX DANS LA CONFÉDERATION. Jusqu'à ce que l'Etat à qui je dois allégeance m'ait imposé d'autres résolutions et d'autres devoirs, c'est à cette Union et non pas à d'autres, que je serai fidèle."

— Voilà ce que parler veut dire. Les sorties plus ou moins dithyrambiques des journaux whigs ne seront pas arrêtées par celle du Sénateur Louisianais; bien au contraire. Lecteurs, nous vous tiendrons au courant de leurs subtils commentaires.

UNE PUCE A L'OREILLE.—C'est tout ce qu'il faut maintenant pour guérir la sciatique. On se met une puce à l'oreille du côté affecté, le journal à qui nous empruntons ce remède dit "un petit jet de feu," et la douleur disparaît. Ce traitement autrefois employé par les Scythes, les Perses et les Portugais, est seulement en usage aujourd'hui dans l'île de Corse. Plusieurs expériences de ce traitement ont été faites par les plus célèbres médecins de Paris, toutes couronnées d'un succès complet. Des personnes qui ont souffert des mois entiers de la sciatique, ont été guéries par cette innocente brûlure.

— Assurément si cette innocente ne fait pas de bien, elle ne peut pas faire grand mal.

ATTENTAT POLITIQUE.—Les nouvelles de l'Amérique du Sud annoncent un attentat infâme dont la capitale de la Bolivie vient d'être le théâtre.

Le général Belzu, président de la République, se promenait sur l'Alameda, accompagné du colonel Laguna, président du Sénat et d'un aide-de-camp. Ayant fait la rencontre de don Agustin Morales, il ouvrit un entretien avec lui. Aussitôt un étudiant, du nom de Juan Sotomayor, sort d'un groupe qui stationnait non loin de celui dont le président faisait partie, s'avance vers ce dernier et tire un coup de pistolet dont la balle atteint à la face le général Belzu. Le plomb meurtrier déviant un peu, a fait une blessure grave, mais non dangereuse. Le général tombant en avant, Morales lui a déchargé sur la tête, un autre pistolet presque à bout portant. Par bonheur cette fois, c'est à peine si la peau du crâne a été éfleuée.

Les insurgés croyant le président mort ont proclamé la chute du tyran, en poussant le cri de : *Liberté!* c'est dans le premier accès de leur noble enthousiasme, qu'ils ont tenté de surprendre la caserne occupée par le bataillon *Illimani*, mais le commandant de ce corps, don Pedro Villamil, était arrivé au poste avant eux, et les conspirateurs se sont enfuis, épouvantés par les vivas poussés en faveur du général Belzu.

Le mouvement des insurgés, au premier coup de feu, avait éloigné du président son aide-de-camp et le colonel Laguna. Plus tard l'instruction de cet attentat a prouvé la complicité de ce dernier. Il a été condamné à être fusillé ainsi que les perpétrateurs du crime Sotomayor et Morales, sur le lieu même de l'attentat. L'exécution de ces assassins politiques a du avoir lieu le 13.

On croit généralement qu'il existait une vaste conspiration ayant pour moteur principal Ballivian, ex-président de la république Bolivienne. Il est heureux qu'elle ait été étouffée, sans qu'on ait à regretter de plus grands malheurs.

— Un de nos amis nous communique l'extrait suivant d'un journal de Saint-Louis; extrait que nous nous faisons un plaisir de traduire et de publier.

"QUELQUES PAROLES DU PÈRE MATHIEW A LA JEUNESSE DE SAINT-LOUIS.—Un fait accompli pendant ma mission à Saint-Louis remplit mon cœur d'une vive allégresse; c'est l'acte des nombreux jeunes hommes, occupant dans le sein de cette communauté mercantile, des postes de la plus haute confiance, acte héroïque par lequel ils sont venus volontairement abjurer l'usage des spiritueux. Une pareille conduite est au dessus de tout éloge et s'il m'était permis de pronostiquer l'avenir de cette jeunesse, j'affirmerais que de ses rangs, il sortira un grand nombre d'hommes distingués, un grand nombre d'utiles et bons citoyens. En arborant le drapeau de la tempérance, ils ont bâti sur des bases qui ne manqueront jamais. J'espère et je demande ardemment au ciel, que l'esprit religieux des anime toujours; ainsi autour de la tempérance viendront se grouper toutes les autres vertus; ainsi ils érigeront le temple que tous les hommes devraient avoir dans leurs cœurs pour l'adoration du TRÈS HAUT."

UN ONCLE D'EUROPE.— Il existe à Cincinnati un plâtrier qui a pour nom Win Curtis, intègre, laborieux, estimé de toute la population. Cet honnête citoyen vient d'être soumis à une épreuve sans pareille. L'officiation d'un héritage de sept millions de piastres ne saurait passer pour une épreuve ordinaire.

Ce désagrément de ménage lui vient de sa femme, [oh! les femmes!] autrefois miss Addis, qui descend d'une des plus riches familles d'Angleterre. Cette mangese de fruit défendu se trouve co-héritière avec cinq maudits, d'une succession évaluée à quarante-quatre millions de piastres.

Voilà pour les épingles de Mme Curtis... Qu'on dise encore que les oncles d'Europe ne sont pas quelquefois très généreux... quand ils se laissent mourir.

STEAMERS A VAPEUR ENTRE LA NILE-ORLÉANS ET NEW-YORK.—Nous apprenons avec plaisir que le capitaine J. Swiler doit faire construire incessamment deux grands steamers qui feront le service entre la Nlle-Orléans et New-York. Le capitaine Swiler avait à peine conçu ce projet que des encouragements lui arrivaient de toutes parts. Le commerce de la Nlle-Orléans a compris immédiatement les avantages qui résulteraient pour lui de communications régulières au moyen de bateaux à vapeur avec la grande métropole commerciale des Etats-Unis. Les actions se placent rapidement et l'on verra sans doute apparaître dans notre port avant huit mois les deux steamers du capitaine Swiler.

TESTAMENT DU GEN. TAYLOR.—C'est en 1846, quelques jours avant la bataille de Monterey, que le Général Taylor a écrit ses dernières volontés, relativement au partage de sa fortune. Il lègue à sa femme trois belles maisons dans le Kentucky; un immense terrain, cent actions de banque, et sept ou huit esclaves; à son fils Richard, qui s'est dernièrement établi à Saint Charles, ses habitations du Mississippi et de la Louisiane et vingt mille piastres; à ses filles, Madame Bliss et Madame Wood, dix mille piastres à chacune; en outre à Mme. Bliss, qui n'était pas encore mariée à cette époque, plusieurs négresses. Il exprime la volonté que son habitation ne soit mise au partage que dix ans après sa mort, et qu'il soit prélevé sur les produits de cette habitation, vingt mille piastres pour chacune de ses filles. Voilà, sans contredit, des dispositions qui révèlent la sollicitude conjugale et paternelle d'un bon chef de famille, comme toute la vie du général Taylor révèle de hautes capacités militaires et le patriotisme.

LE BILL DES ESCLAVES FUGITIFS.—On sait avec quel entrainement aveugle les journaux whigs ont applaudi à la soumission des Etats du Nord à la loi sur l'extradition des esclaves fugitifs. Les événements accomplis à Philadelphie, à Détroit, à Boston ne pouvaient les rappeler au sentiment de la vérité. Ils ont persisté longtemps à se tenir la main sur les yeux pour ne pas voir. Enfin, pressés par les faits, et ne pouvant plus, sans s'exposer au ridicule, contester des vérités que tout le monde connaissait, ils se sont décidés à parler, en termes très adoucis cependant, du sort fait à MM. Hughes et Knight par les habitants de Boston; car ce n'est pas pour courir sus aux abolitionnistes du Nord que nos confrères de la presse whig taillent leurs plumes; ils réservent leurs grandes colères pour les habitants du Sud qui ne paraissent pas satisfaits de la situation que leur a faite le bill du compromis.

Courrier de la Louisiane.

EXPLOSION.—Le bateau à vapeur *Telegraph*, se rendant de Philadelphie à Baltimore, a fait explosion le 7 de mois, près de New-Castle, Etat du Delaware. Aux dernières dates vingt-quatre morts et blessés avaient été retirés du steamer. Sept ou huit cadavres ont en outre été recueillis sur le rivage. Le capitaine et tout l'équipage ont péri. Lorsque le bateau a été remorqué à terre, on a trouvé la cabine pleine de mourants.

DEBUTS DE Mlle PARODI.—Le *Courrier des Etats-Unis* parle de la manière suivante des débuts de Mlle Parodi, que les journaux de New-York appellent déjà la rivale de Jenny Lind:

Un public immense se pressant dans une salle trop étroite, des loges admirablement garnies par de doubles rangs de beautés, un amphithéâtre encombré d'une foule sans égale, une grande artiste accueillie d'abord par les témoignages les plus éclatants de bienveillance, puis soulevé par intervalles des tempêtes d'admiration qui passait par-dessus un peu de fatigue et certaines déficiences d'entourage: telle a été la soirée d'hier. C'est un beau triomphe, qui nous en promet de plus beaux encore.

Le même journal promet pour son prochain numéro une analyse que doit lui fournir M. Regis de Trobriand.

FEUILLETON.

LE CAPITAINE GARBAS.

EPISODE RACONTÉ PENDANT LA NUIT DU 23 JUILLET 1849.

— Rentré à la ferme de mon maître, j'eus à subir une violente réprimande pour ma longue absence et pour la disparition des comestibles. Cependant, malgré son avarice et sa poltronnerie, Antonio était un honnête homme; je pouvais être battu, mais j'étais sûr de ne pas être dénoncé.

— Aussi, trois jours après, au moment où je sortais avec mes chèvres, mon étonnement fut grand lorsque je me vis arrêté par quatre carabiniers, sous la prévention, disaient-ils d'avoir porté des vivres à un homme en campagne.

— Je n'essayai pas de nier; d'ailleurs à quoi bon? Sous la dictature du général Manhès, être arrêté, c'était être jugé; être jugé, c'était être mort.

— Je fus conduit à Martorano, en eroupe derrière un des carabiniers. Nous étions à peine arrivés, que d'autres soldats amenèrent des hameaux ou des fermes environnantes, une trentaine d'autres prisonniers, coupables, comme moi, d'avoir porté à manger à des rebelles, ou seulement d'en être soupçonnés.

— On nous jugea tous pêle-mêle; et s'il y a des pays où l'on se plaint des lenteurs de la justice, je puis affirmer que notre jugement fut à l'abri de ce reproche; en une minute, tout fut expédié; instruction, réquisitoire, résumé, arrêt, condamnation.

— Nous avions pour juges le capitaine Gogouillot, aide-de-camp de Manhès, et trois autres officiers, au nombre desquels se trouvait Albéric d'Offanges. Mes trente compagnons d'infortune furent condamnés, collectivement et un-

nimement, à être fusillés dans la journée. Pour moi seul il y eut une exception assez singulière: Gogouillot et son premier lieutenant me condamnèrent; Albéric s'abstint; le troisième officier, qui paraissait être son ami, dit quelques mots sur mon extrême jeunesse, et conclut à mon acquittement.

— Mais comme l'abstention d'Albéric réduisait à trois le nombre de nos juges, et que deux d'entre eux avaient voté ma mort, je n'en fus pas moins très positivement condamné à être fusillé comme les autres.

— Lorsque nous emmena, je remarquai qu'Albéric détournait la tête et évitait mes regards.

— Il fut décidé que nous serions fusillés à cinq heures précises...

— Ici, je vous conjure, Lionel, me dit le capitaine Garbas en s'interrompant, de ne pas croire que je m'amuse à faire du mélodrame dans un moment aussi solennel et aussi grave que celui où nous nous trouvons. Le fait que je vais vous raconter est exactement vrai. Un de vos poètes a dit, je crois, que le vrai est quelquefois invraisemblable; j'ajouterai que sur des lèvres comme les miennes et dans un instant comme celui-ci, cette invraisemblance même est une preuve de vérité. Ceci posé, je reprends mon récit.

— A cinq heures moins quelques minutes, nous fûmes conduits hors de Martorano, du côté de la ferme où j'avais passé mon enfance. Le temps était si beau, l'air si pur, que j'apercevais à l'horizon le sombre rideau de la forêt de Sainte-Euphémie; je pensai que Luisella était derrière un de ces grands arbres, et je remerciai Dieu d'avoir permis qu'au moment de ma mort, mes regards pussent atteindre tout ce que j'avais aimé.

— On nous fit ranger sur une seule ligne, à l'extrémité d'une terre à blé que longeait un grand fossé, de manière à ce que, en tombant, nos corps fussent reçus par cette fosse creusée d'avance. Le lendemain, quelques pelletées de terre devaient suffire à compléter notre sépulture, et c'était faire bien assez d'honneur à des rebelles et à des bandits.

— Nous avions tous de la résolution et du courage: on en a toujours chez les peuples réduits au désespoir. Nous demandâmes qu'on nous laissât le visage découvert, et on nous accorda cette grâce.

— Les carabiniers mirent pied à terre, et armèrent leurs carabines. Un vieux sous-officier commanda le feu.

— Je ne sais si l'un de nos exécuteurs tira avant les autres, et si, sa balle atteignant mon voisin de droite, celui-ci me fit, en tombant, un rempart de son corps; le fait est qu'au moment du feu de peloton, je sentis, au lieu de la mort que j'attendais, une masse pesante et inerte s'affaisser sur moi, et m'entraîner de son poids au fond du fossé; deux autres corps tombèrent en même temps à ma droite et à ma gauche, et je me trouvai entièrement recouvert. J'entendis quelques faibles gémissements; puis il se fit un grand silence; après quoi nos exécuteurs s'éloignèrent, et je restai dans cette situation étrange, à demi étouffé par ces cadavres qui m'avaient sauvé la vie, et n'osant pas faire un mouvement.

— Vous croirez sans peine que les minutes me semblaient longues; cependant, en ma qualité de père, accoutumé à la vie des champs, j'avais appris à calculer assez bien les heures. Au bout de trois heures environ, je compris que le soleil devait être couché, et je me soulevai à demi: en effet, la nuit approchait.

— Au même instant, j'entendis des pas qui s'avançaient vers le fossé, et deux voix d'hommes qui se mêlaient au bruit de ces pas.

— Je me rejetai de nouveau sous le funèbre rempart qui me protégeait; bientôt il me parut que les deux promeneurs étaient au bord du fossé et le dialogue suivant arriva jusqu'à mon oreille:

— Oh! Albéric! Albéric! je n'aurai jamais attendu cela de toi!

— Cette voix, ce nom d'Albéric me firent tressaillir: je reconnais la voix de l'officier qui avait conclu à mon acquittement.

— Tu as raison, Fernand, je suis un misérable! répondit Albéric; mais que veux-tu? Je suis fou; fou d'amour pour cette jeune fille, qui se joue de moi depuis si longtemps, qui m'a fait désobéir aux ordres du capitaine... Pour un sourire, pour un regard de Luisella, j'ai tout oublié, tout trahi; j'ai protégé la retraite de son père, de ce Tiodoro, un des plus exécrables coquins dont nous ayons à purger la Calabre... Comment l'étonner, après cela, que j'aie vu sans regret mourir ce jeune père, dernier obstacle entre mon amour et Luisella? Fernand, je suis ensorcelé!

— Oui, tu dis vrai, et il faut bien que je te croie; car cet amour insensé ne t'a pas rendu seulement infidèle à tes devoirs, rebelle à la discipline, ardent à arriver à ton but, fût-ce sur le cadavre d'un innocent!... Ne t'a-t-il pas fait oublier d'autres affections, d'autres liens, d'autres promesses?

— Henriette! s'écria Albéric avecangoisse.

— Oui... Henriette de Montmeillon... cette angélique enfant qui t'est promise par sa famille et par la tienne! Henriette, qu'en partant tu appelaus ton ange gardien, et dont la douce image t'avait soutenu jusqu'au milieu de nos fatigues et de nos périls! Ah! tu n'es plus digne d'elle; l'ange gardien peut s'enfuir

vers le ciel, car c'est le démon qui te possède tout entier...

— Fernand, par pitié, épargne-moi! Non, je n'ai pas oublié Henriette, je n'ai pas cessé de l'aimer; en ce moment encore, j'ai sur moi son portrait, ses lettres, deux talismans qui me protègent!... Mais, je te le répète, si nous pouvions croire à cette jettatura, superstition de ce pays, je crois que Luisella m'a jeté un sort... Je l'aime... sans cesser d'aimer Henriette... C'est un autre amour, une fièvre qui me brûle, des transports qui me consument... Fernand, il y a deux hommes en moi: l'un, généreux, loyal, chevaleresque, fidèle à ses amitiés, à sa tendresse, à son pays, en un mot, le fiancé d'Henriette; l'autre, esclave d'une passion coupable, ne reculant ni devant une folie, ni devant un crime... et c'est celui-là qui te parle en ce moment!

— Mais enfin, que prétends-tu faire?

— Je vais te dire tout: il y a cinq mois, tu le sais, que je rencontrai Luisella; je l'aimai, et, sans répondre à mon amour, en me tenant sans cesse en suspens entre l'espérance et le doute, elle a réussi à faire de moi l'instrument du salut de son père, à m'arracher un ordre pour que mes hommes dans leur tournee, épargnassent la ferme de Gemigliano, où Tiodoro était caché... Les choses sont allées ainsi jusqu'à samedi dernier... Ce jour-là, je rencontrai Luisella à mi-chemin de Martorano; jamais elle ne m'avait paru si belle! Je me plaignis de ses rigueurs; elle me répondit froidement. Alors, mécontent, irrité, jaloux, je lui dis que je n'étais pas sa dupe, qu'elle aimait encore le jeune père avec qui elle m'assurait s'être brouillée; qu'on les avait rencontrés ensemble; qu'un officier de carabiniers à cheval n'était pas fait pour être sacrifié par une petite fille à un petit gardeur de chèvres, et que, pour commencer, je l'avertissais d'avoir à fuir d'urgence son père de la ferme de Gemigliano, parce que j'allais la faire fouiller. Que crois-tu qu'elle m'ait répondu? Faites ce que vous voudrez; je vous rends votre parole... Et elle a continué son chemin plus fière qu'une duchesse. Le lendemain matin, j'ai su que son père n'était plus à Gemigliano.

— Et après?

— Oh! après... j'ai vu que les bandits vertueux, les brigands gardiens vigilants de la foi jurée et de l'honneur de la famille, étaient du domaine de l'opéra-comique... car voici ce qu'a fait ce hideux Tiodoro: comme il se trouvait beaucoup plus mal dans son nid de hibou de Sainte-Euphémie qu'à la ferme de Gemigliano, il a signifié hier à sa fille de cesser de me désespérer, et de congédier définitivement son gardeur de chèvres... Luisella a beaucoup pleuré; mais le père noble a été inexorable; il l'a menacé d'aller se livrer lui-même au capitaine Gogouillot, et la pauvre enfant, épouvantée de cette menace, a tout promis. Tiodoro est réinstallé, depuis la nuit dernière, à Gemigliano... et Luisella doit me recevoir ce soir à minuit.

— Et ce malheureux père?

— Encore du Tiodoro, mon ami! Prévoyant avec une sagacité infernale que cet amoureux indigène serait un obstacle entre Luisella et moi, et ne se souciant pas d'être forcé de s'enfuir de nouveau au plus épais de la forêt pour mourir de faim, le digne brigand a fait dire hier soir au capitaine, que ce jeune Paolo avait porté la veille des provisions à un des plus dangereux rebelles, et qu'on le trouverait à la ferme d'Antonio Paëse. De là, arrestation, condamnation et exécution...

— Et Luisella sait-elle que Paolo a été fusillé?

— Oui, et c'est là ce qu'il y a de plus étrange dans cette étrange aventure. Malgré l'horreur et le dégoût que m'inspire Tiodoro, je l'ai vu un moment cette nuit... Il m'avait donné rendez-vous près de la ferme pour me parler de l'affaire qui m'intéresse. Il paraît que Luisella m'aime; qu'elle m'aime avec passion, mais quelle lutte contre cet amour, quelle se débattait contre son propre cœur, se rattachant, avec une sorte d'ardeur désespérée, à sa première affection pour ce Paolo... Elle eût voulu fuir, de sa tendresse pour le pauvre père, une sauvegarde, une barrière contre moi... Tiens, Fernand, une pensée m'est venue: c'est que, par une bizarre coïncidence, Luisella devait avoir pour Paolo un sentiment analogue à celui que m'inspire Henriette de Montmeillon: une amitié fraternelle, une tendresse paisible et pure, qui lui eût suffi, si elle ne m'avait pas rencontré... qui m'eût suffi, si je ne l'avais pas connue...

— Eh bien?

— Eh bien! les morsures de ce diable de pays sont fort différentes des nôtres. En France, la mort de Paolo eût creusé un éternel abîme entre Luisella et moi. Ici, c'est le contraire: vivant, il nous eût toujours séparés; car pour être plus sûre de lui rester fidèle, Luisella s'était fiancée à lui... Par sa mort, j'ai de l'espérance à moins que son spectre vienne se placer entre elle et moi...

— Et tu iras ce soir chez elle?

— J'irai, et elle a trop peur pour son vénérable père, pour refuser de me recevoir... Je m'attends à des cris, à des larmes, à des sanglots... Que m'importe! je l'aime et j'en suis aimé...

— Et tu es bien sûr qu'aucun piège, aucun guet-apens...

— Oh! je suis parfaitement tranquille... La fusillade de ce soir va contenir les maraudeurs de nuit pour une semaine

au moins. D'ailleurs, la cabane de Luisella n'est pas très-avant dans la forêt... A minuit, trois coups dans la main, sa fenêtre s'ouvre, et en un saut, je suis auprès d'elle!...

— Et tu ne veux pas que je t'accompagne?

— Oh! Fernand! dit Albéric d'un ton de reproche.

— Ces paroles furent les dernières que j'entendis; les deux officiers s'éloignèrent, et bientôt le bruit même de leurs pas se perdit dans le silence et l'obscurité.

— Je n'ai pas besoin de vous dire ce qui s'était passé dans mon âme pendant ce dialogue; tous les incidents que j'avais en peine à m'expliquer, le trouble de Luisella, ses alternatives de froideur et de tendresse, les paroles de Tiodoro, mon arrestation, l'embaras d'Albéric n'osant ni me condamner ni m'absoudre, tout cela s'éclaira pour moi d'un jour soudain, terrible, plus cruel encore que les soupçons et que les doutes. Pendant qu'Albéric parlait, la jalousie, la douleur, la haine, la colère, se pressaient dans mon cœur... mais, en même temps, il me semblait que le miraculeux hasard qui m'avait sauvé d'une mort inévitable me préparait une vengeance.

— Lorsque je n'entendis plus rien, je me soulevai à demi hors de ma lugubre cachette; la nuit était venue, et, en regardant les étoiles, je calculai qu'il devait être près de dix heures. J'avais juste le temps nécessaire à l'exécution de mes projets.

— Je me dégageai entièrement des cadavres qui m'entouraient; je sortis du fossé, et me glissant, comme un serpent, de buisson en buisson, j'arrivai jusqu'à la forêt de Sainte-Euphémie. Il n'y avait pas de lune; la nuit, malgré les étoiles, était sombre; j'y voyais à peine à quelques pas devant moi; c'était précisément ce qu'il me fallait.

— Je reconnus le sentier qui menait à la cabane de Luisella; je m'y jetai avec une sorte de furie, franchissant fondrières et broussailles. Au bout de vingt minutes, je distinguai, à travers les arbres, une petite lumière, bien faible, bien tremblante, mais qui me servit de guide! Ah! que n'aurais-je pas donné pour que cette lumière, qui m'indiquait, à travers le lointain et l'ombre, la fenêtre de Luisella, eût été allumée pour moi!... Quelle rage quand je pensais que c'était là le signal qui devait conduire Albéric auprès de ma fiancée!... Mais cette rage était ma force, et j'avancai rapidement. Bientôt je fus sous la fenêtre.

— Je frappai trois fois dans mes mains. Personne ne parut; mais la fenêtre s'ouvrit: elle était fort basse; d'un bond, je fus au milieu de la chambre.

— Luisella, vêtue de noir était agenouillée, dans le fond, au pied d'une grossière statue de la Vierge, telle qu'on en trouve dans toutes les maisons de mon pays; la lumière que j'avais aperçue de si loin était allumée au-dessous de cette statue.

— Au bruit que je fis en sautant dans la chambre, Luisella se retourna point; et je pus la regarder un moment sans qu'elle me reconnût: elle pria.

— Luisella! dis-je à demi-voix.

— Un cri de stupeur et d'épouvante sortit, à l'instant, de sa poitrine; elle se retourna, me vit, et se dressant contre la muraille, l'œil fixe, les lèvres livides, plus pâle que la pierre d'un tombeau:

— Le revenant! le revenant! s'écriait-elle d'une voix terrible.

— Non! mais le vengeur! répliquai-je en la touchant de ma main brûlante.

(A continuer.)

Commercial du Pionnier.

NOUVELLE-ORLÉANS, 17 novembre 1850.

COTON.—La demande sans être très active a été suivie, et les ventes faites dans le courant de la semaine s'élevèrent à 17,900 balles. Les prix sont comme suit:

Good Middl^s, 13 $\frac{1}{2}$ à 13 $\frac{1}{2}$ | Middl^s Fair, 13 $\frac{1}{2}$ à 13 $\frac{1}{2}$
Ordinaire, . . . 12 à 12 $\frac{1}{2}$ | Middling, . . . 13 à 13 $\frac{1}{2}$

TABAC.—Cet article est toujours très recherché, et les ventes de la semaine courante se montent à 515 boucauts aux prix suivants: le Tabac en feuilles, inférieure à ordinaire, 9 et 10c; fair à beau, 10 et 11c; choix, 11 et 12 cents la livre. des prix élevés.

SUCRE.—Il s'est vendu pendant la semaine 2,900 boucauts; l'inférieure à ordinaire vaut 31 et 42c, le Fair 43 et 5c, le Beau 54 et 54, Choix 53 et 6c. (1)

MELASSES.—Les ventes faites sont de 3,800 barils au taux de 24 et 24 $\frac{1}{2}$ c.

FARINE.—Les 14,500 barils qui ont été achetés sont cotés au taux suivant: St. Louis et Illinois, 84 50 et 84 87 $\frac{1}{2}$; pour les marques extra \$5 00 et \$5 25.

MAIS.—Il n'en est arrivé que fort peu du Nouveau qui se vend au taux de 85 et 90c.

AVOINE.—La demande est ferme, et 10,200 sacks de St. Louis ont obtenus 52 et 53c.

WHISKEY.—Peu d'arrivages. Le Rectifié se paie toujours, par petits lots 32c.

(1) La malle a manqué hier, mais de la Obligation du Capitaine Trinidad, du steamer *Gen. Taylor*, nous avons reçu le *True Delta* du 20 qui nous apprend qu'il y a eu une hausse de 20 sur le sucre Fair, et de 10c. sur le commun, savoir: Fair, 42 à 54; Common, 42 à 48; 400 barils de melasse se sont vendus de 24 à 24 $\frac{1}{2}$ c.; quelques lots ont été revendus à 24.